



HAL
open science

Courants sociologiques de la traduction

Annie Brisset

► **To cite this version:**

Annie Brisset. Courants sociologiques de la traduction. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2008, Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction, 7, p. 9-30. hal-02173268

HAL Id: hal-02173268

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02173268>

Submitted on 4 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS



**ASPECTS SOCIOLOGIQUES
ET ANTHROPOLOGIQUES
DE LA TRADUCTION**

No 7/2008

Collection :
LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS, N° 7

**ASPECTS SOCIOLOGIQUES
ET ANTHROPOLOGIQUES
DE LA
TRADUCTION**

Sous la rédaction de
Zofia Mitosek
Anna Ciesielska-Ribard

CENTRE DE CIVILISATION POLONAISE (UNIVERSITE DE PARIS-SORBONNE)
FACULTE DE LETTRES POLONAISES (UNIVERSITE DE VARSOVIE)

Paris – Varsovie 2008

ANNIE BRISSET

Université d'Ottawa
Canada

COURANTS SOCIOLOGIQUES DE LA TRADUCTION

1. Une première approche ethnolinguistique

Il est difficile de situer exactement l'entrée du *social* dans la réflexion contemporaine sur la traduction. On peut dire que même dans les années 1950-60, quand la traductologie commençait à se constituer en discipline autonome, la dimension ethnoculturelle était très présente, mais elle touchait la langue et non pas les groupes humains que la traduction est censée rapprocher, sans doute parce que la linguistique était la discipline pilote et que l'époque était dominée par le paradigme structuraliste. Pensons à l'article séminal de Jakobson sur « Les aspects linguistiques de la traduction » (1959) ou aux *Problèmes théoriques de la traduction* de Georges Mounin (1963). La mise en correspondance (ou en opposition) des cultures servait un objectif qui était avant tout lexicosémantique : le privilège du signe régnait sur la traduction comme sur la linguistique.

À la même époque, pourtant, Eugene Nida publie une méthode pour la traduction de la Bible dans laquelle il expose son « schéma ethnolinguistique » de la communication et de la traduction (1959, pp. 14 et 16). On sait que Nida est un pasteur protestant. On sait moins qu'il a d'abord été sémanticien de l'école générativiste et spécialiste des langues amérindiennes. La méthode qu'il propose concerne la traduction des textes sacrés effectuée dans le cadre institutionnel de l'Alliance biblique universelle. La traduction a donc pour arrière-fond une mission évangélistrice. Elle est destinée à des groupes linguistiques qu'il faut gagner à la chrétienté sinon à la « civilisation ». Le procès fait à cette entreprise par Meschonnic (1973) puis amplifié dans l'espace anglo-saxon par les théoriciens du postcolonialisme est connu, mais ce procès a occulté l'apport de la réflexion ethnoculturelle de Nida, qui était nouvelle pour l'époque.

Dans la traductologie moderne, Nida propose sans aucun doute le premier modèle fonctionnaliste. Son approche de l'équivalence est orientée par une pragmatique de la communication dont Jakobson venait d'esquisser le principe différenciateur. Avec Nida, le principe jakobsonien de « l'équivalence dans la différence » quitte le lieu restreint du signe pour celui des *pratiques sociales*, et cela dans un sens actif, qui tient compte du patrimoine religieux ou mythologique

du groupe humain pour lequel on traduit la Bible, des représentations symboliques traditionnelles aussi bien que des pratiques sociales en vigueur dans ce groupe. Car il s'agit pour Nida de rendre le texte biblique intelligible et surtout pertinent pour des cultures très différentes des cultures occidentales. Les limites du modèle tiennent d'abord à l'objectif prosélytique assigné à la traduction biblique et ensuite au behaviorisme, qui était dominant à l'époque et dans lequel cette pragmatique de la communication est pensée.

Cela dit, en pleine époque structuraliste, la préoccupation ethnoculturelle de Nida fait figure d'exception. La pensée du traduire, qui se développe surtout dans le champ des études littéraires, est subordonnée à ce que Derrida (1985) appelle le « modèle babélien » : au contraire du modèle de Nida, le modèle babélien est centré sur le signifiant, sur l'esthétique littéraire. Ce modèle hérité du romantisme allemand et reconduit par Walter Benjamin s'est réincarné dans les formalismes de la première moitié du XX^e siècle, et même au-delà si l'on songe à la sémiotique textuelle et aux théories narratologiques qui prévalaient dans les années 70. En ce sens, les préoccupations ethnoculturelles de Nida contrastent avec le modèle babélien focalisé sur la *singularité* de l'œuvre originale et sur l'acte herméneutique qui permet de l'approcher.

2. La traduction, un acte régi socialement

C'est à la fin des années 1970, avec le déclin du structuralisme, que le *contexte socio-historique* vient occuper le devant de la scène traductologique. Ce nouveau regard sur la traduction, considéré par certains comme un changement de paradigme critique, on le doit au *modèle descriptif* de Gideon Toury (1980, 1995). Centré sur le produit de la traduction, ce modèle fonctionnaliste est conçu et développé par des comparatistes qui ont en commun le fait d'appartenir à de petits pays où l'on traduit beaucoup (Belgique, Israël, Pays-Bas). Ce groupe fondateur des *Translation Studies* (Holmes 1972 ; Holmes, Lambert et Lefevre 1978, Toury 1980) est à l'origine de la revue *Target*. « Target » ou la cible, le milieu cible de la traduction : celui-ci renvoie au contexte littéraire dans lequel les œuvres étrangères sont appelées et réinsérées au moyen de la traduction. Le modèle descriptif a ceci de particulier – et de nouveau à l'époque – qu'il conçoit la traduction comme un *comportement*, c'est-à-dire comme un *acte social* et, en tant que tel, régi par des « normes » (Toury 2004 [1995]). Il est dérivé de la théorie du *polysystème* d'Even-Zohar, c'est-à-dire d'un modèle cybernétique qui étend le principe de l'autorégulation des systèmes à la description et à l'explication des échanges littéraires et plus largement des transferts interculturels. Le modèle polysystémique descend aussi du formalisme russe. Cet héritage explique sans doute que le modèle descriptif qui en est issu nous laisse au bord

d'une sociologie de la traduction. S'il s'agit bien de repérer les *normes* qui régissent le comportement des traducteurs littéraires dans une société donnée, c'est moins pour éclairer la question du sujet traduisant, le statut social du traducteur, ni tout à fait ce que Bourdieu désigne par le terme d'*habitus*, moins encore pour mettre à découvert les logiques économiques ou politiques qui sous-tendent les échanges littéraires internationaux. En partant du principe que la littérature d'accueil interagit avec la littérature traduite, l'objectif est plutôt de comprendre la fonction et les modalités scripturaires de ces échanges au niveau local, celui d'une littérature particulière. Étudier le rôle de la traduction dans le façonnement ou la restructuration d'une littérature nationale ou d'un genre littéraire à un moment donné de son histoire passe par la description des pratiques d'écriture à l'œuvre dans les stratégies de traduction (Lambert et Lefevre 1993). En dernier ressort, l'analogie entre traduction et pratique sociale qui caractérise ce modèle permet d'analyser la *dynamique* littéraire engendrée ou subie par la traduction. Les *normes* de traduction agissent comme révélateur de cette dynamique. On les découvre dans les régularités des comportements traductifs que l'on peut repérer en étudiant de grands corpus littéraires qui regroupent, d'une part, les œuvres traduites, et, d'autre part, des œuvres du même genre produites à la même époque dans la même société (Lambert, D'hulst et van Bragt 1985). Au total, si la norme est « sociale », c'est avant tout parce qu'elle est *statistique*.

Pour autant, il serait inexact de situer le modèle descriptif parmi les approches qualifiées de purement « textuelles ». S'il est vrai que les textes, plutôt que les agents et les contraintes de leur médiation, demeurent au centre des analyses, la recherche des normes dites « préliminaires » et qui portent sur la sélection des textes étrangers (pays, langues, auteurs, traducteurs, genres privilégiés) sont, comme leur nom l'indique, un préalable indispensable pour comprendre les logiques sociales de leur valorisation dans un état donné d'une littérature. Rappelons au passage que le modèle descriptif élargit la notion de « traduction » après que la littérature soit elle-même sortie du cadre des « belles lettres ». Dans le modèle descriptif, la traduction englobe tout ce qu'une société délègue à un moment donné pour cet usage. Une des caractéristiques fondamentales du modèle descriptif est de suspendre les jugements de valeur, en commençant par ceux qui essentialisent l'acte de traduire et son résultat.

3. Les cultures en traduction

Même si en s'intéressant au comportement traductif, on touche déjà à l'*ethos* de la traduction, on est loin d'en étudier les effets sociaux. Ce sont les théories post-colonialistes, le féminisme et les mouvements pour la défense des droits civils qui vont s'en charger. À la fin des années 80 et au début des années 90,

la traductologie change de perspective : c'est ce que Susan Bassnett et André Lefevere (1990) ont appelé le « tournant culturel » (*cultural turn*). Ce virage culturaliste est amorcé par des chercheurs comme Vicente Rafael (1988), qui étudie les pratiques traduisantes liées à l'évangélisation des Philippines ; Eric Cheyfitz (1991), qui se penche sur les représentations occidentales de l'altérité indigène dans l'espace américain ; et surtout Tejaswini Niranjana (1992), qui examine la colonisation britannique de l'Inde et le rôle qu'y a joué la traduction. Fait significatif : tous sont des théoriciens du postcolonialisme qui ont pris la traduction pour objet.

Le tournant culturel qui révolutionne la traductologie apparaît dans le sillage d'un moment historique important, celui de la décolonisation et des indépendances. Avec un certain décalage, la traductologie intègre les réflexions épistémologiques et critiques des anthropologues qui ont déjà questionné leurs pratiques et les *effets* de ces pratiques : comment traduire le sens des Autres ? Le problème qui préoccupe les ethnographes est de savoir ce qu'il advient de la traduction de l'altérité si la compréhension culturelle de cette altérité fait défaut. C. Geertz, J. Clifford, G. Marcus ou encore M. L. Pratt interrogent et problématisent ce que Doris Bachmann-Medick, théoricienne allemande de la culture, appelle « le pouvoir interprétatif de l'anthropologie occidentale » ainsi que les représentations qui en sont le produit. La critique anthropologique entame du même coup l'autorité de l'ethnographe en tant que *traducteur* (1995, 2006 : 34).

Dans un tracé qui reprend l'évolution récente de la discipline, Doris Bachmann-Medick, apporte un éclairage utile pour comprendre l'ancrage anthropologique du tournant culturel qui s'effectuera un peu plus tard en traductologie. Elle souligne, comme l'a déjà fait Homi Bhabha, que « les cultures se constituent toujours *en* traduction et *comme* traduction » (*Loc. cit.* : 37). Ainsi, pour l'anthropologie culturelle, un des grands problèmes réside tout d'abord dans la manière de *traduire* les modes de pensée des autres cultures dans les langues, les catégories et le système conceptuel d'un public occidental (*Ibid.* : 35). Un autre problème de l'anthropologie culturelle, développé par James Clifford, est celui qui consiste à *traduire* des actions et des discours oraux dans la forme fixe de l'écrit. L'écriture, dit Clifford, implique – au minimum – la traduction d'une expérience dans une forme textuelle (1988 : 25)¹. Cette réflexion sous-tend ce qu'on appelle le « tournant linguistique » et parfois le « tournant traductif » de l'anthropologie.

De plus, souligne Bachmann-Medick, l'anthropologie est une science de la comparaison, qui travaille avec des concepts analytiques comme ceux de *parenté*,

¹ Sur la notion de « traduction culturelle », dans le cadre de cette réflexion anthropologique, voir : Assad 1986.

rite, pouvoir, conflit social, hiérarchie, religion et bien d'autres encore. C'est pourquoi la traduction des autres cultures est toujours guettée par le danger de la déformation qui consiste à décrire les concepts indigènes à partir du système conceptuel occidental. Par ailleurs, si la traduction anthropologique est elle-même une pratique culturelle, elle est alors tributaire d'un environnement épistémologique et discursif spécifique (par exemple, celui du colonialisme ou celui de l'orientalisme). C'est dire que la traduction des cultures a partie liée avec des rapports de pouvoir, par définition asymétriques.

La nécessité de problématiser le contexte *culturel* de l'acte traductif est venue de l'anthropologie, depuis déjà les travaux de Malinowski. Dans l'attention que celui-ci porte explicitement au contexte, on discerne l'idée d'une pratique interprétative que Ryle (1971) appellera une « description en épaisseur » (*thick description*), c'est-à-dire contextualisée. À la suite de Ryle, Kwame Anthony Appiah (2000 [1993]) propose le concept de « traduction en épaisseur » (*thick translation*) dont l'exemple le plus immédiat nous est fourni par l'anthologie des discours sur la traduction en Chine récemment publiée sous la direction de Martha Cheung (2006)².

Il est intéressant de voir que le « tournant culturel » qui survient en traduction à la fin des années 80 et surtout dans les années 90 fait écho au « tournant traductif » (*translational turn*) qui s'était amorcé dès les années 1950 chez des anthropologues comme Godfrey Lienhardt : en 1954, rappelle Michaela Wolf, il est sans doute le premier à utiliser le terme « traduction » pour parler du travail anthropologique (2002 : 182). On se réfère plus souvent à Evans-Pritchard et à son texte de 1957 sur la culture Nuer qui déclenche un débat sur la *traduisibilité linguistique* des cultures où l'on finit par récuser le critère universaliste de « rationalité » (Bachmann-Medick 2006 : 35). C'est dans les années 80 que la critique anthropologique des représentations s'intensifie. D'une part, elle se cristallise autour du débat engagé par Clifford et Marcus dans leur ouvrage *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, paru en 1986. D'autre part, cette critique s'accompagne des premières études postcolonialistes sur la traduction

² Dans un article intitulé « On Thick Translation as a Mode of Cultural Representation », Martha Cheung décrit la stratégie utilisée pour faire ressortir l'altérité spécifique des notions-clés de la traductologie chinoise telles que *xin* [fidélité], *da* [intelligibilité], *ya* [élégance], qui sont profondément ancrées dans la tradition culturelle de la Chine. Pour représenter cette tradition de façon tangible, les textes « traductologiques » sélectionnés sont encadrés par des textes de grands penseurs (Laozi, Kongzi [Confucius], Mengzi, Zhuangzi, etc.) respectivement contemporains des mouvements de traduction illustrés. Cet ancrage permet au lecteur de voir le feuilletage sémantique du concept à travers l'histoire. Pour chaque terme, une dizaine de textes contextualisants sont ainsi traduits et juxtaposés aux textes traductologiques. Au fil des pages et des moments historiques, le terme chinois, transcrit et graphiquement mis en relief, est rendu de plusieurs manières ; de plus, chaque traduction différente du terme fait l'objet d'une note sur les nuances de sens (dans Kenny 2008).

proprement dite (Cheyfitz, Niranjana, Rafael). Ce qu'on a appelé la crise des représentations touchait, en même temps que l'anthropologie, des disciplines comme la théorie littéraire et l'historiographie. Elle va désormais s'étendre à la traductologie, où elle déclenchera, de façon symétrique, une critique de l'autorité eurocentrique de la traduction.

4. Le « tournant culturel » : vers une éthique de la traduction

Sans quitter le terrain de la langue (l'arrivée de la micro-informatique renforce au contraire la terminologie et l'ingénierie linguistique mise au service de la traduction), sans quitter non plus celui du texte, la traductologie ouvre un nouveau chantier, celui de l'*anthropos*. Elle porte une attention nouvelle aux dimensions sociales ainsi qu'aux aspects géo-politiques de la traduction. En même temps, elle fait un retour critique sur l'histoire des pratiques traductives, sur les représentations qui en sont le produit, sur les pouvoirs qu'elles servent ou ont servi, sur les hiérarchies qu'elle construisent, sur les marginalisations qu'elles engendrent, sur les inégalités qu'elles consolident. L'asymétrie du poids des langues et des cultures, l'asymétrie des rapports de force et de pouvoir entre groupes humains et sociaux sont au cœur du nouveau questionnement « culturel » de la traduction. C'est bien ce rapport de forces que dénonce Niranjana quand elle fait valoir que l'analogie posée par les anthropologues avec la traduction équivaut « au désir de construire le monde primitif, de le représenter et de parler en son nom » (cité par Wolf, *Loc. cit.* : 182. Nous traduisons). L'approche culturaliste de la traduction se matérialise par des études sur les différentes formes de « manipulation » (Hermans 1985) et d'appropriation dans des contextes historiques où, avec les objectifs et les effets décrits par Niranjana (et Said avant elle), la traduction a servi la conquête des peuples et la constitution des empires (Robinson 1997). L'Afrique, l'Amérique latine et l'Inde sont des terrains d'étude privilégiés (Venuti 1992, Dingwaney et Maier 1995, Ramakrishna 1997, Chesterman, Gallardo et Gambier 1998, Bassnett et Trivedi 1999, Simon et St-Pierre 2000).

Reconquérir le droit à la parole suscite des pratiques de traduction tantôt *résistantes* tantôt *réparatrices*. Elles servent, par exemple, la construction des identités nationales (voir par exemple Tymoczko 1999 pour l'Irlande, Fenton 2003 pour les pays du Pacifique sud, Bandia 2008b pour l'Afrique) ou encore les identités socio-sexuelles (Godard 1990, Harvey 2003, Santaemilia 2005). Sur le fond de cette pensée attentive aux rapports de forces entre les langues et les cultures, la pratique de Lawrence Venuti (1998) mérite d'être notée, car elle consiste à subvertir, de l'intérieur, l'hégémonie de l'anglais américain au moyen d'une stratégie de « minorisation » (*minoritizing*). Inspirée par la réflexion de Deleuze et Guattari (1975, 1980), celle-ci consiste d'abord à sélectionner

pour la traduction des textes littéraires qui ont un statut mineur dans leur milieu d'origine, puis à insérer dans la traduction des éléments sociolectaux ou des fragments de discours prélevés dans les marges de la culture réceptrice. L'objectif est de déstabiliser le lecteur américain, de le « déterritorialiser » (Deleuze et Guattari) ou de le « provincialiser » (Homi Bhabha) en lui présentant une langue hybride destinée à provoquer un décentrement identitaire³. Ces quelques exemples montrent que la critique anthropologique et postcolonialiste débouche, dans un premier temps du moins, sur une conception interventionniste et militante de la traduction dans le champ qui est le sien.

Jamais l'éthique du traducteur ou de la traduction n'a été aussi présente dans le discours traductologique qui accompagne ces pratiques d'hybridation différenciatrices et presque toujours subversives. La question de l'éthique renvoie à la prise de conscience du rôle joué par le sujet traduisant. Dans ce débat, cependant, le traducteur est plutôt conçu comme un sujet individuel qui pourrait faire le choix d'échapper aux contraintes sociales d'ordre institutionnel ou discursif. L'« éthique de la différence » (Venuti) sur laquelle a débouché la prise de conscience de l'altérité en traduction repose sur des catégories binaires : traduction sourcière/cibliste, *foreignizing/domesticating*, domination/résistance, etc. Le social prend la forme d'une interrogation sur la « position » du traducteur, sur le lieu (politique, idéologique, moral...) à partir duquel celui-ci interprète et réexprime ou représente l'altérité du texte étranger. Les pratiques de subversion comme celles qu'on vient d'évoquer, où interviennent par exemple la défamiliarisation ou la polyphonie, sont encadrées par la réflexion postcolonialiste qui a produit cette éthique de la différence dont le sujet traduisant porterait seul la charge, indépendamment des circonstances et des contraintes politiques, économiques, institutionnelles ou doxologiques qui pèsent sur lui. Le discours sur l'éthique reste donc spéculatif tant que ces contraintes ne sont pas étudiées systématiquement. Telle sera est la fonction du « tournant sociologique » qui s'amorce durant les années 1990.

5. Le « tournant sociologique »

Le nouveau contexte de la mondialisation et la libéralisation des échanges culturels par les accords du GATT de 1986 (cycle de l'Uruguay) ont intensifié les flux de traduction, élargissant du même coup le champ d'investigation de la traductologie. On prend conscience de la complexité agentive de la traduction.

³ La « minorisation » entre dans la catégorie du décentrement que Venuti appelle « *foreignizing* » (opposée à « *domesticating* » ou naturalisation). Cette notion est souvent interprétée, à tort, comme la réplique de celle préconisée par Schleiermacher pour la traduction des œuvres d'art.

On découvre que celle-ci est soumise à une pluralité d'instances étatiques ou commerciales – médiation, financement, édition, promotion, commercialisation – qui interviennent dans les circuits de production et diffusion des livres traduits.

La sociologie prend le relais du culturalisme postcolonial. La tendance est visible dans la soudaine prolifération d'études inspirées par l'ethno-histoire, la socio-économie, la sociologie des communications ou encore la sociologie des institutions dont les modèles proviennent le plus souvent de Braudel, Bourdieu, Latour, Luhmann, Muchembled, de Swaan... Ces études visent à « changer la vision de la critique ordinaire » en transgressant les frontières qui séparent les disciplines. Sur le plan de la littérature et de la traduction littéraire, l'objectif est de « dissoudre l'antinomie [...] entre la critique interne, qui ne trouve que dans les textes eux-mêmes le principe de leur signification, et la critique externe, qui décrit les conditions historiques de production des textes, mais est toujours dénoncée par les littéraires comme incapable de rendre compte de leur littérarité et de leur singularité » (Casanova 1999). La nouvelle réflexion sociologique aborde la traduction et la littérature par le biais d'ensembles qui les englobent et les contextualisent (mouvements d'idées, mouvements politiques, littérature mondiale, circuits commerciaux, appareils d'édition...) et qui permettent d'en rendre compte de façon inédite. La liste suivante montre la prégnance de l'approche sociologique ainsi que l'éventail historique et géographique (mondial, régional ou national) des cas étudiés depuis cette perspective :

- Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres* (1999).
- Laurence Malingret, *Stratégies de traduction. Les lettres hispaniques en langue française* (2002).
- Gustavo Sora, *Traducir el Brasil. Una antropología de la circulación internacional de ideas* (2003).
- Anaïs Bokobza, *Translating literature. From Romanticized Representations to the Dominance of a Commercial Logic : The Publication of Italian Novels in France (1982-2001)*, thèse de doctorat de sociologie soutenue à l'Institut Européen de Florence (2004).
- Ioana Popa, *La Politique extérieure de la littérature. Une sociologie de la traduction des littératures d'Europe de l'Est (1947-1989)*, thèse de doctorat soutenue à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (2004).
- Sandra Poupaud, *Agency in Translation. Hispanic Literature in France, 1984-2002*, thèse de DEA soutenue à l'Université Rovira et Virgili (2005).
- Peter Burke, *Cultural Translation in Early Modern Europe* (2006). Cet ouvrage s'inscrit dans une histoire « sociale » de la connaissance. Au centre de l'étude : que traduit-on et comment dans l'Europe des 17^e et 18^e siècles ?
- *Übersetzen-Translating-Traduire : Towards a « Social Turn » ?*, collectif dirigé par Michaela Wolf (2006).
- *Sociocultural Aspects of Translating and Interpreting*, collectif dirigé par Anthony Pym, Miriam Schlesinger et Zuzana Jettmarová (2006).

- Jean-Marc Gouanvic, *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950* (1999) et *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960)* (2007).
- *La Traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux. Circulation des livres de littérature et de sciences sociales et évolution de la place de la France sur le marché mondial de l'édition (1980-2002)*, rapport de recherche du CNRS sous la direction de Gisèle Sapiro (2007).
- *Constructing a Sociology of Translation*, collectif dirigé par Michaela Wolf et Alexandra Fukari (2007).

Le même tropisme sociologique est observable du côté des revues :

- Deux numéros consécutifs des *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* (revue fondée par Bourdieu) : le premier consacré à la traduction et aux échanges internationaux sous la direction de Johan Heilbron et Gisèle Sapiro ; le second sur la circulation internationale des idées (n^{os} 144 et 145, 2002).
- *The Translator* numéro thématique sur *Bourdieu and the Sociology of Translation and Interpreting* (Bourdieu et la sociologie de la traduction et de l'interprétation), dirigé par Moira Inghilleri (2002).
- *Social Semiotics*, numéro sur le thème « Translation and Conflict » (traduction et conflit) dirigé par Myriam Salama-Carr (2007).
- Numéro inaugural de *Translation Studies* consacré au thème de la sociologie appliquée à la traduction, sous la direction d'Esther Monzo et Oscar Diaz Fouces (annoncé aux éditions Routledge pour 2008).

Il faut ajouter les nombreux articles traitant d'aspects divers de la sociologie de la traduction et publiés dans des collectifs de plus en plus orientés vers l'interculturalité (Snell-Horby *et alii* 1995, Hermans 2002, 2006 ; Munday 2008) ou plus souvent dans des revues de sociologie, de pragmatique, de littérature comparée ou de traductologie (Simeoni 1995, 1998, 2002 ; Sheffy 1997, Wolf 1995, 2002a et b ; Heilbron 1999, Inghilleri 2003, 2005 ; Gouanvic 2005, Skibínska 2006). La liste qui précède est limitée par la langue d'expression des études qui la composent : sa valeur est donc purement indicative.

On observe que le « tournant sociologique » de la traduction repose principalement sur les travaux de Bourdieu. Rares sont en revanche les études qui se réfèrent à Niklas Luhmann (1995 [1989], 1999). Les travaux du sociologue allemand, parfois comparés en importance à ceux de Max Weber, ne connaissent pas la fortune de ceux de Bourdieu (son œuvre est plus métathéorique et n'a été que très partiellement et tardivement traduite en France). Dérivée de la théorie des systèmes sociaux de Talcott Parsons, sa sociologie des communications vise à penser la *complexité* des institutions humaines. Également proche par certains aspects de la sociologie d'Edgar Morin, elle s'appuie principalement sur la systémique organisationnelle, la sociocybernétique et le principe d'*autopoiesis*

(ou autoreproduction) cognitive aussi bien que sur la phénoménologie et la pragmatique (Luhmann 1981, 1986, 1998). Dans son essai sur les modèles systémiques de la traduction, Theo Hermans (1995) rend brièvement compte du modèle de Luhmann pour en indiquer les fonctions possibles en traductologie. Ce modèle permettrait, dit Hermans, de répondre aux questions suivantes : Comment conceptualiser la traduction malgré l'hétérogénéité de ses manifestations ? Comment rendre compte de la diversité, de la continuité et de l'évolution des concepts et des pratiques de traduction ? Appréhender la traduction comme un *système* à la fois autonome et hétérogène, de la même manière que l'économie, le droit, la science, les arts, l'éducation ou les médias (que Luhmann a étudiés sous ce rapport), cela nous permettrait de comprendre l'organisation et l'évolution de l'espace social et intellectuel qui lui est propre (Hermans, *op. cit.* 137-138). L'application, par Andreas Poltermann (1992), du modèle de Luhmann à l'étude des normes de traduction et de leur évolution dans la littérature allemande est la première du genre et sans doute une des seules qui ait eu recours à cette heuristique modélisatrice.

Un autre courant, pour l'instant minoritaire, est apparu plus récemment en traductologie à partir des travaux de Bruno Latour et de la théorie de l'« acteur-réseau » (1988, 1989, 2002). Contrairement à Bourdieu, qui analyse les pratiques sociales par rapport aux agents et à leurs trajectoires à l'intérieur d'un champ, Latour examine les modes d'interaction (humains / non humains) qui entrent dans la production des objets circulant dans la société. C'est d'un point de vue ethnographique que Latour analyse la production de la connaissance scientifique dans les laboratoires ou encore l'élaboration du droit au sein du Conseil d'État français. Axée sur l'interaction, la théorie de l'« acteur-réseau » apporte un complément à la sociologie de Bourdieu en portant plus loin l'étude des agents qui interviennent dans le processus de production. Transposée au domaine traductologique, la méthode de l'« observation participante » permet, par exemple, de suivre en direct chez un éditeur la chaîne des décisions individuelles et collectives qui entourent la production d'une traduction et son aboutissement sur le marché du livre (Buzelin 2004, 2005).

Parmi les études sociologiques énumérées ci-dessus, la *République mondiale des lettres* de Pascale Casanova, disciple de Bourdieu, est sans aucun doute la plus impressionnante par son envergure puisque ce livre a explicitement pour objet de retracer l'histoire et de décrire « l'espace littéraire mondial », univers inégal et donc « soumis à une violence invisible ». La traduction y apparaît comme une des formes dominantes qui s'exercent sur le marché international de la littérature. Elle est décrite comme la « grande instance de consécration [...] l'enjeu et l'arme majeurs de la rivalité universelle entre les joueurs, une des formes spécifiques de la lutte dans l'espace littéraire international » en raison de l'inégalité du crédit attaché aux langues et aux littératures qui en dépendent

(1999 : 188-189). D'autres études portant sur le versant linguistique de la mondialisation aboutissent au même constat (de Swaan 1993, Heilbron 1999, Calvet 2005). La mondialisation augmente les flux de traduction, mais elle se révèle paradoxalement comme une entrave à la diversité à cause de la hiérarchie entre les langues : l'anglais, *langue hypercentrale*, domine quelques *langues super centrales* et *centrales* et une multitude de *langues périphériques* (Calvet et Osêki-Dépré 2002)⁴.

Le courant dominant de la sociologie de la traduction est également bien illustré par le numéro des *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* issu d'un colloque organisé en septembre 2001 à la Maison des Sciences de l'Homme (Paris) sur le thème *Échanges culturels internationaux : Institutions, Acteurs et Enjeux de la traduction*. Ce numéro a fait l'objet d'une synthèse dans la revue *The Translator* sous la signature de Michaela Wolf (2003). Celle-ci observe que sur le plan méthodologique, presque toutes les études présentées dans ce numéro portent sur de grands corpus ou reposent sur des entretiens. Quant au fond, elles se rejoignent sur la nécessité d'une double rupture : d'une part avec les approches herméneutiques qui, centrées sur les rapports entre un original et sa traduction, ne tiennent pas compte des conditions sociales de la production des biens culturels ni de la multiplicité des agents et agences qui interviennent dans la production d'une traduction ; et, d'autre part, avec les approches strictement économiques des transactions internationales, pour les mêmes raisons. Notons au passage que l'approche économique reste minoritaire en traductologie, mais à l'inverse de l'approche herméneutique, qui privilégie la singularité du texte (original ou traduit) et l'isole de sa production institutionnelle, la perspective économique réduit l'œuvre traduite à une marchandise comme les autres, sans égard pour la hiérarchisation du marché des langues et des biens symboliques. En revanche, la sociologie permet d'explorer non seulement les conditions de production et de circulation des biens culturels en général et des traductions en particulier, mais aussi la fonction propre de ces traductions et le rôle des agents qui interviennent tout au long de leur production et de leur diffusion, les lieux où ils opèrent (ex. maison d'édition) ainsi que les rapports de pouvoir qui sous-tendent ces échanges. De ces études de cas, il ressort que l'espace mondialisé est soumis à différentes logiques dont la concurrence même détermine le mode de dissémination des traductions : par exemple, les rapports politiques entre les pays concernés ou encore le marché international du livre.

⁴ Calvet, reprenant les analyses de Swaan et Heilbron, souligne que plus une langue est centrale (italien, espagnol, danois, suédois, polonais, tchèque), super centrale (français, allemand, russe) ou hypercentrale (anglais), plus on traduit à partir d'elle, mais moins on traduit vers elle. Le nombre de locuteurs n'intervient pas nécessairement puisqu'on traduit peu de l'arabe, du chinois, du japonais ou du portugais. Heilbron (1999) indique que 75% des traductions mondiales viennent de quatre langues dont 40% de l'anglais.

Les études sur la traduction réunies dans les *Actes de la Recherche en Sciences sociales* analysent des situations très différentes dans le temps et l'espace, ce qui montre que les concepts-clés de Bourdieu (*champ, habitus, capital symbolique, illusio*) trouvent une application très large, allant ici du rôle de la traduction dans la constitution d'une littérature ou d'une culture nationale, jusqu'au statut du traducteur (qui diffère suivant les lieux et les périodes de l'histoire), en passant par les conditions qui structurent les champs culturels et les rapports de pouvoir qui les sous-tendent. Cela dit, Michaela Wolf observe avec juste raison qu'en matière de traductologie, beaucoup d'études réunies dans ce collectif enfoncent des portes ouvertes : par exemple, sur ce qui constitue une *traduction* (notion ici traitée de façon conventionnelle), sur la nécessité de penser la traduction hors des frontières d'une littérature nationale ou encore sur l'asymétrie des rapports de pouvoir – toutes choses abondamment explorées par la traductologie depuis un quart de siècle. Ce décalage et cette méconnaissance tiennent au fait que certains auteurs du collectif – pour la plupart historiens ou sociologues – ont du mal à reconnaître que la traductologie est une discipline autonome. Ce qui montre la nécessité d'une plus grande collaboration interdisciplinaire. Ces études ont néanmoins le mérite d'attirer l'attention sur la complexité des réseaux nationaux et internationaux qui conditionnent la production des traductions et leur diffusion. À partir d'études empiriques très diverses, elles montrent aussi combien les activités de traduction sont fortement soumises aux conditions politiques (le cas d'Israël), aux conditions idéologiques (les pays d'Europe de l'est durant la période communiste, mais on pourrait également citer le cas très différent des pays arabes aujourd'hui) ou encore soumises aux forces économiques (voir le cas des éditions du Seuil et du rôle joué par la forte présence des prix Nobel dans son catalogue). Cette approche sociologique montre aussi à quel point la traduction agit comme un indice très sensible des situations de conflit, présentes ou passées.

6. Pourquoi la sociocritique ?

On observe que ces études dominées par la sociologie de Bourdieu s'en tiennent aux conditions *externes* qui régissent la production et la circulation des traductions, sans beaucoup d'égard pour les stratégies discursives qui s'y déploient, alors que Bourdieu lui-même souligne la nécessité de conjuguer les logiques *internes* aux conditions sociales qui sous-tendent la production des biens culturels.

Ici, le questionnement sociologique de la traduction se situe explicitement entre deux pôles : d'une part, l'approche *objectiviste*, herméneutique, centrée sur l'interprétation du sens et le rapport entre l'original et sa traduction ; d'autre part,

l'approche *subjectiviste* et *relativiste* introduite par la réflexion postcolonialiste dérivée de l'anthropologie et qui se penche sur les modes d'appropriation des textes, sur leur perméabilité et leur hybridation. Pour sortir de cette alternative, la raison le plus souvent invoquée est qu'il faut abandonner la problématique intertextuelle qui s'en tient au rapport *décontextualisé* entre texte cible et texte source (Sapiro 2007a). Ce raisonnement est juste, mais il s'accompagne d'une pratique sociologique pour sa part limitée aux appareils et à leurs agents (mouvement ou institution littéraire, édition, commerce...). « N'y a-t-il pas place pour une sociologie de la traduction qui ne soit pas seulement une sociographie des traducteurs [...] ni même une annexe fonctionnelle de la théorie des champs culturels et de leurs échanges inégaux ? » demande Pierre Lassave (2006 : 137). En se limitant aux agents et agences, on tend à faire l'impasse sur l'analyse du contexte discursif, c'est-à-dire sur l'*interdiscours* à l'œuvre dans les textes traduits. Ancrée dans le *logos* quel qu'en soit le support, la traduction peut-elle se cantonner aux logiques externes qui influencent les échanges culturels, celles du monde de l'édition, du commerce ou de la politique, sans se préoccuper des *logiques discursives* ? Autrement dit, l'explication des phénomènes de traduction (et de retraduction) peut-elle se passer d'une *sociocritique* ayant précisément pour objet les rapports entre traduction et *discours social* ? Ce dernier englobe le discours des institutions dont s'occupe aujourd'hui, sous d'autres aspects, la sociologie de la traduction, qu'il s'agisse de traduction scientifique ou de traduction poétique (Brisset 2004, 2006a et b).

Rappelons que le terme « sociocritique » a été forgé en 1971 par Claude Duchet dans le numéro inaugural de la revue française *Littérature* où sont également exposés les principes de cette approche socio-historique des textes. Issue des travaux de Lukács puis de Goldmann (1955), cette démarche a évolué vers une sémantique sociale des textes fondée sur la philosophie de l'école de Francfort et sur le *dialogisme* de Bakhtine réactualisé par Kristeva (1974) dans la notion d'*intertextualité*. La vague sociologique qui atteint aujourd'hui la traductologie est oublieuse des travaux sur la sociologie de la littérature, en particulier ceux de Jacques Dubois (1978) qui reprenaient précisément la notion bourdieusienne de *champ littéraire* pour étudier les logiques régissant les mouvements et groupes littéraires, le statut des œuvres ou encore la dynamique des genres dans un état donné d'une littérature prise dans son ensemble. Mais contrairement à ce que sa théorisation donnerait à penser, la traduction est loin de toucher uniquement ni même principalement la littérature ou les textes qu'on lui assimile (textes sacrés, œuvres philosophiques)⁵. Dans les années 1980, après la sociologie « institutionnelle » de Jacques Dubois, les travaux sur le « discours social » de Marc Angenot

⁵ À cet égard, il est étonnant de lire chez un sociologue que « la "traductologie" se pose en nouvelle discipline littéraire » (Lassave 2006 : 133).

et de Régine Robin ont largement contribué à dégager les premières études sociocritiques (alors axées sur la critique génétique) du tropisme textuel que la sociologie reproche tant aujourd'hui à la traductologie. Ce courant sociodiscursif consiste à mettre le texte (littéraire, scientifique, juridique, journalistique, politique, etc.) en rapport avec le reste du discours social, à le confronter aux autres *formations discursives* (Foucault) qui sont produites et circulent dans le même état de société. Cette confrontation repose sur deux postulats. Le premier est l'interaction générale des discours. Les notions de *dialogisme* et d'*intertextualité* s'élargissent à celle d'*interdiscursivité*. Le second postulat est celui d'une *hégémonie* (Gramsci) régissant l'opérable, le dicible et le scriptible dans une société prise à un moment donné de son histoire. Ce mouvement sociocritique, fortement marqué à l'origine par la critique marxiste, se donne pour objet de repérer les configurations idéologiques, les *idéologèmes* qui, à la manière d'un rhizome, unissent et relient entre eux les discours très différents qui circulent dans la société et sous des formes tout aussi récurrentes et socialement réglées (objets de discours, récits, argumentaires mais aussi concepts, modèles et paradigmes). La traduction, en tant que discours, entre dans cette grille d'analyse (Brisset 1996 [1990], 2003). D'où l'intérêt de comparer les textes traduits ou retraduits – regroupés en corpus ou pris individuellement – avec le discours de la société d'accueil ou avec le discours qui prédomine dans un sous-ensemble institutionnel (par exemple celui d'un champ particulier de la littérature ou de la science) afin de découvrir ces transversalités discursives, qu'elles soient esthétiques, doxologiques (relevant de l'opinion commune), axiologiques ou idéologiques. Faire apparaître les correspondances discursives qui rattachent une traduction ou une retraduction à l'ensemble des productions intellectuelles ou publiques de son environnement, c'est dégager la nécessaire « perspective de simultanéité » (Gumbrecht 1997) qui permet d'en saisir la logique interne. Cette forme de contextualisation *idéosémique* (Cros) ou *sociogrammatique* (Duchet) rejoint l'intérêt actuel de la traductologie pour la pragmatique et le renouveau de la narratologie dans le monde anglo-saxon, comme le montre l'essai de Mona Baker (2006) sur la circulation des récits, leur reconduction, leur recadrage ou leur subversion par les traducteurs et les interprètes (ici, en situation de guerre ou de conflit).

7. L'espace social de la traduction et ses enjeux

Le souci de l'*anthropos* oriente nécessairement la traductologie vers le *logos*, comme le montre encore la critique des productions postmodernes dans les pays d'Afrique ayant subi la colonisation. Aujourd'hui, la domination se joue entre les élites dirigeantes et la population, en sorte que les dichotomies colonisateur/

colonisé, centre/périphérie, *West/rest*, etc. sont devenues insuffisantes voire obsolètes. Les stratégies de résistance s'exercent contre les pouvoirs intérieurs. Produits d'un environnement autoritaire et répressif, elles s'incarnent dans des pratiques de traduction qui, pour reprendre la typologie de Jakobson, se déplacent du mode *interlinguistique* (ou traduction proprement dite) vers le mode *intra-linguistique* (procédés hétéroglossiques, parodies langagières, détournement discursif des genres traditionnels comme le panégyrique ou le récit épique...) et vers le mode *intersémiotique* (investissement des formes audiovisuelles, musicales, artistiques). Sans sous-estimer l'arrière-plan historique, il reste que la dynamique interne de la *postcolonie* fournit une perspective mieux adaptée à l'étude de ces pratiques traductives qui visent à subvertir les discours de l'autorité, du pouvoir et de la répression (Mbembe 2001, Bandia 2008a). Cette approche rejoint l'attention nouvelle portée au « langage public » (Pratt 2002 et 2003), aux « zones de contact » (Apter 2005) ou encore à l'« esthétique bilingue » (Sommer 2004) dans une réflexion ayant pour effet d'inclure plus nettement la traduction dans les pratiques culturelles.

Les multiples conflits autant que la mondialisation et les flux migratoires qui en découlent orientent l'attention vers des formes de transaction linguistique dont les enjeux débordent largement ceux qu'on associe à une conception traditionnelle de la traduction. Désormais, le rôle du traducteur et de l'interprète est envisagé dans le contexte géopolitique et l'espace social où s'exerce la médiation, depuis les instances parajudiciaires qui octroient le statut de réfugié jusqu'aux unités militaires où l'interprète participe à l'« interrogation » des prisonniers (Guantanamo, Abou Ghraib) en passant par les tribunaux post-Apartheid ou encore les milieux médico-hospitaliers des métropoles diasporiques où la traduction et l'interprétation font quelquefois partie des droits civils. Ces pratiques de traduction font l'objet d'analyses sociodiscursives (intermédiation des récits de réfugiés, constructions véridictoires de ces récits interprétées différemment par les instances occidentales...). Chaque étude de cas montre l'insuffisance du cadre linguistique et culturel dans lequel est habituellement posé le rapport entre traduction et altérité. L'étude « spatialisée » de la traduction débouche radicalement sur des questions d'ordre éthique, juridique et politique (Barsky 1994, Inghilleri 2003, Baker 2006, Salama-Carr 2007, Moektsi 2008).

L'*ethnopsaysage* (Appadurai) diversifié des villes-monde conduit par ailleurs à s'interroger sur les transactions linguistiques qui sous-tendent le fonctionnement quotidien de la cité et qui démentent le discours idéologique sur la nation ou ne reflètent pas forcément les politiques identitaires ou nationalistes de l'État (Simon 2006). Il existe à l'intérieur des villes cosmopolites des espaces où se négocient les différences linguistiques (mais aussi ethniques, religieuses...).

Dans la présentation de *Cities in Translation* (à paraître), Sherry Simon observe qu'une réflexion sur le cosmopolitisme, qui est une caractéristique croissante de notre époque, passe obligatoirement par l'étude de ces lieux de cohabitation et d'échanges, allant des plus conflictuels jusqu'aux plus harmonieux. De plus, en abordant le cosmopolitisme des grandes métropoles sous l'angle de la *traduction* plutôt que du multilinguisme, on s'oblige à observer la *dynamique* des interactions entre les groupes et la diversité de leurs *effets*.

8. Vers de nouvelles théorisations

La sociologie de la traduction qui domine aujourd'hui est en grande partie focalisée sur une sociographie de ses agents et des champs où ils opèrent. Elle proclame haut et fort qu'il faut se détourner du texte, auparavant l'objet de toutes les attentions. À l'évidence, cette perspective apporte des éclairages nouveaux et nécessaires. Mais elle présente un certain décalage par rapport à l'état actuel d'une réflexion déjà élargie aux formes intralinguistiques et intersémiotiques de la traduction – au nombre desquelles il faut inclure les formes induites par les nouveaux médias et supports technologiques – et surtout attentive à l'*espace* de ces pratiques avec les multiples enjeux qui en découlent. Si l'on observe l'éventail largement ouvert des pratiques dont s'occupe aujourd'hui la traductologie, on a l'impression que le reproche adressé par cette sociographie, axée sur la littérature, relève d'une illusion d'optique. La textualité, la conscience du *texte*, est justement ce qui a traditionnellement fait défaut dans la réflexion sur les pratiques *non littéraires* de la traduction dont le volume est néanmoins beaucoup plus important que celui de la traduction littéraire. Or, ce volume ne cesse d'augmenter avec l'évolution des technologies de l'information et de la communication, avec la mondialisation des échanges et sous l'effet des grands flux migratoires. Ces bouleversements apportent en outre une diversification croissante des formes de médiation interlinguistique qui font éclater la définition traditionnelle de la traduction ou tout au moins la déplacent (Tymoczko 2006). C'est pourquoi elles obligent à de nouvelles théorisations ainsi qu'à de nouvelles pédagogies centrées sur le *savoir-être* autant sinon plus que sur le *savoir-faire*. L'internationalisation de la traduction est au cœur de ces nouvelles interrogations. Fondées jusqu'il y a peu sur des données exclusivement euro-centriques, nos conceptions de la traduction appellent des réflexions élaborées à partir des autres cultures, au lieu que ces cultures empruntent et plaquent sur leur histoire, leurs traditions et leurs pratiques les modèles forgés en Occident (Liu 2008). En s'internationalisant, la traductologie vient d'amorcer ce nouveau tournant.

Références :

- Actes de la Recherche en Sciences Sociales. Traduction : les échanges internationaux*, sous la direction de Johan Heilbron et Gisèle Shapiro, n° 144, septembre 2002.
- Actes de la Recherche en Sciences Sociales. La Circulation internationale des idées*, n° 145, décembre 2002.
- Angenot Marc (1989 [1889]), *Un état du discours social*, Montréal-Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours ».
- Appiah Kwame Anthony (2000 [1993]), « Thick Translation ». Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader*, Londres, Routledge, pp. 389-401.
- Apter Emily (2005), *Translation Zones*, Princeton, Princeton University Press.
- Asad Talal (1986), « The Concept of Cultural Translation ». James Clifford et George Marcus (eds.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- Bachmann-Medick Doris (2006), « Meanings of Translation in Cultural Anthropology ». Theo Hermans (éd.), *Translating Others*, Manchester, St. Jerome Publishing, vol. I, pp. 33-42.
- Bachmann-Medick Doris (éd.) (1995), *Übersetzung als Repräsentation fremder Kulturen*, Berlin, Erich Schmidt.
- Baker Mona (2006), *Translation and Conflict. A Narrative Account*, Londres et New York, Routledge.
- Bandia Paul (2008a), *Translation as Reparation. Writing and Translation in Postcolonial Africa*, Manchester, St. Jerome.
- (2008b), « Literary Heteroglossia : Translating Francophone Literature ». Maria Tymoczko et Edwin Gentzler (éds.), *Translation and Resistance*, St. Jerome Publishing.
- Barsky Robert F. (1994), *Constructing a Productive Other. Discourse Theory and the Convention of Refugee Hearing*, Amsterdam, John Benjamins.
- Bassnett Susan et Trivedi Harish (éds.) (1999), *Postcolonial Translation : Theory and Practice*, London, Routledge.
- Bassnett Susan et Lefevere André (1990), *Translation, History and Culture*, Londres et New York, Pinter Publishers.
- Bourdieu Pierre (2002), « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, pp. 3-8.
- (1994), *Raisons Pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris.
- (1992), *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Libre examen.
- Brisset Annie (2006a), « Traduire la "création pure" : Huidobro ou la (dé)raison transformationniste ». *Palimpsestes. Hommage à Paul Bensimon*, numéro hors série, pp. 207-242.
- (2006b), « Le traducteur, sujet du sens. Discours scientifique et conflit de représentations ». Marianne Lederer (éd.), *Le Sens en traduction*, Caen, Lettres modernes Minard, coll. Cahiers Champollion, pp. 21-35.
- (2004), « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance. Sur l'historicité de la traduction ». *Palimpsestes. Pourquoi donc retraduire ?*, n° 15, pp. 39-67.
- (2003), « Les mots qui s'imposent : l'autorité du discours social dans la traduction ». *Palimpsestes. L'Ordre des mots*, n° 7, pp. 111-132.

- Brisset Annie (1996), *A Sociocritique of Translation. Theatre and Alterity in Quebec*, tr. Rosalind Gill and Roger Gannon, Toronto, University of Toronto Press.
- (1990), *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec*, Montréal, Balzac-Le Préambule, coll. L'Univers des discours.
- Burke Peter (2006), *Cultural Translation in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Buzelin Hélène (2005), « Unexpected Allies. How Latour's Network Theory Could Complement Bourdieusian Analyses in Translation Studies ». *The Translator*, vol. 11, n° 2, pp. 193-218.
- (2004), « La traductologie, l'ethnographie et la production des connaissances ». *Meta*, vol. 49, n° 4, pp. 729-746.
- Calvet Louis-Jean (2005), « Le versant linguistique de la mondialisation : les grands flux de traduction et le cas du chinois », conférence présentée à l'Université des langues étrangères de Canton. <http://www.up.univ-mrs.fr/francophonie/archives_calvet/textes/conferences/versant_linguistique.pdf>
- Calvet Louis-Jean et Osèki-Dépré Inès (2002), « Mondialisation et traduction : les rapports inverses entre centralité et diversité ». *La traduction : outil d'uniformisation ou de différenciation culturelle*, Kaslik, Liban. <http://www.up.univ-mrs.fr/francophonie/archives_calvet/textes/conferences/mondialisation_traduction.pdf>
- Casanova Pascal (1999), *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil.
- Chestermana Andrew, Gallardo San Salvador Natividad et Gambier Yves (éds.) (1998), *Translation in Context*, Amsterdam, Benjamins.
- Cheung Martha (éd.) (2006), *An Anthology of Chinese Discourse on Translation. Volume One : From Earliest Times to the Buddhist Project*, Manchester, St. Jerome.
- (2008), *An Anthology of Chinese Discourse on Translation. Volume Two : From the Thirteenth Century to the Revolution of 1911*, Manchester, St. Jerome.
- (2008), « On Thick Translation as a Mode of Cultural Representation ». Dorothy Kenny (éd.), *Crossing Boundaries*, Londres, Continuum.
- Cheyfitz Eric (1991), *The Poetics of Imperialism. Translation and Colonization from The Tempest to Tarzan*, New York et Londres, Oxford University Press.
- Clifford James (éd.) (1988), *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Clifford James et Marcus George (éds.) (1986), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- Cros Edmond (1983), *Théorie et pratique sociocritiques*, Montpellier, CERS.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix (1980), *Mille plateaux*, Paris, Minuit.
- (1975), *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
- Derrida Jacques (1985), « Des Tours de Babel ». J. F. Graham (éd.), *Difference in Translation*, Ithaca, Cornell University Press, pp. 165-248.
- Dingwaney Anuradha et Maier Carol (éds.) (1995), *Between Languages and Cultures. Translation and Cross-Cultural Contexts*, Pittsburg, Pittsburgh University Press.
- Duchet Claude (1971), « Pour une socio-critique ». *Littérature*, n° 1.
- Evans-Pritchard Edward Evan (1957), *Nuer Religion*, Oxford, Clarendon.
- Fenton Sabine (éd.) (2003), *For Better or For Worse. Translation as a Tool for Change in the South Pacific*, Manchester, St. Jerome.

- Geertz Clifford (1983), « "From the Native Point of View" : On the Nature of Anthropological Understanding », in : C. Geertz (éd.), *Local Knowledge : Further Essays in Interpretive Anthropology*, New York, Basic Books, pp. 55-70.
- Godard Barbara (1990), « Theorizing Feminist Discourse/Translation ». S. Bassnett et A. Lefevere (éds.), *Translation, History, Culture*, Londres, Pinter, pp. 87-96.
- Goldmann Lucien (1976 [1955]), *Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les Pensées et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard.
- Gouanvic Jean-Marc (2007), *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960)*, Arras, Artois Presses Université.
- (2005), « A Bourdieusian Theory of Translation, or the Coincidence of Practical Instances : Field, Habitus, Capital and Illusio ». *The Translator*, vol. 11, n° 2, pp. 147-166.
- (1999), *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Arras, Artois Presses Université.
- Gumbrecht Hans Ulrich (1997), *In 1926. Living at the Edge of Time*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Harvey Keith (2003), *Intercultural Movements. American Gay in French Translation*, Manchester, St. Jerome.
- Heilbron Johan (1999), « Towards a Sociology of Translation. Book Translations as a Cultural World System ». *The European Journal of Social Theory*, vol. 2, n° 4, pp. 429-444.
- Heilbron Johan et Shapiro Gisèle (2002), « La traduction littéraire, un objet sociologique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, pp. 3-6.
- Hermans Theo (1999), *Translation in Systems*, Manchester, St. Jerome.
- (1995), « Translation as Institution ». Mary Snell-Hornby *et alii* (eds.), *Translation as Intercultural Communication*, Amsterdam, Benjamins, pp. 3-20.
- Hermans Theo (éd.), *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*, London, Croom Helm.
- Holmes James S. (2004 [1972]), « The Name and Nature of Translation Studies ». Lawrence Venuti, *Reader in Translation Studies*, Londres et New York, Routledge, pp. 180-192.
- Holmes James S. et Lambert José et Lefevere André (eds.), *Literature and Translation : New Perspectives in Literary Studies*, Louvain, Université Catholique de Louvain.
- Inghilleri Moira (2005), « The Sociology of Bourdieu and the Construction of the "Object" in Translation and Interpreting Studies ». *The Translator*, vol. 11, n° 2, pp. 125-145.
- (2003), « Habitus, Field and Discourse : Interpreting as a Socially Situated Activity ». *Target*, vol. 15, n° 2, pp. 243-268.
- Jakobson Roman (1959), « On Linguistic Aspects of Translation ». Reuben Brower (éd.), *On Translation*, Cambridge, Harvard University Press, pp. 232-239.
- (1960), « Linguistics and Poetics ». Thomas Sebeok (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 351-377.
- Kenny Dorothy (éd.), *Crossing Boundaries*, Londres, Continuum.
- Kristeva Julia (1974), *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil.

- Lambert José et Lefevre André (1993), *La traduction dans le développement des littératures*. Actes du XI^e congrès de l'Association internationale de littérature comparée, Berne, Peter Lang.
- Lambert José, D'Hulst Lieven et van Bragt Katherine (1985), « Translated Literature in France, 1800-1850 ». Theo Hermans (éd.), *The Manipulation of Literature : Studies in Literary Translation*, London, Croom Helm, pp. 149-163.
- Lassave Pierre (2006), « Sociologie de la traduction. L'exemple de la "Bible des écrivains" ». *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 120, pp. 133-154.
- Latour Bruno (2002), *La Fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte.
- (1989), *La Science en action*, Paris, La Découverte.
- Latour Bruno et Woolgar Stephen (1988), *La Vie de laboratoire*, tr. Michel Bienzanski, Paris, La Découverte.
- Liu Yameng (2008), « Towards "Representational Justice" in Translation Practice ». Jeremy Munday (éd.), *Translation as Intervention*, Londres, Continuum, pp. 102-129.
- Luhmann Niklas (1999), *Politique et complexité. Les contributions de la théorie générale des systèmes*, tr. Jacob Schmutz, Paris, Éditions du Cerf.
- (1998), « La société comme différence ». *Sociétés*, n° 61, pp. 19-37.
- (1995 [1984]), *Social Systems*, tr. John Bednarz, Stanford, Stanford University Press.
- (1986), « The Autopoiesis of Social Systems ». Félix Geyer et Jonahhes Van der Zouwen (éds.), *Sociocybernetic Paradoxes (Observation, Control and Evolution of Self Steering Systems)*, London, Sage, pp. 172-192.
- Malingret Laurence (2002), *Stratégies de traduction. Les lettres hispaniques en langue française*, Arras, Artois Presses Université.
- Meschonnic Henri (1973), « D'une linguistique de la traduction à une poétique de la traduction » dans *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture, poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, pp. 327-366.
- Mbembe Achille (2001), *On the Postcolony. Studies on the History of Society and Culture*, Berkeley, University of California Press.
- Moeketsi Rosemary M. H., « Intervention in Court Interpreting : South Africa ». Jeremy Munday (éd.), *Translation as Intervention*, Londres, Continuum, pp. 167-196.
- Mounin Georges (1963), *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Munday Jeremy (ed.) (2008), *Translation as Intervention*, Londres, Continuum.
- Nida Eugene (1959), « Principles of Translation as Exemplified by Bible Translating ». Reuben Brower (éd.), *On Translation*, Cambridge, Harvard University Press, pp. 11-31.
- (1964), *Towards a Science of Translating. With Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*, Leiden, E. J. Brill.
- Niranjana Tesjawini (1992), *Siting Translation. History, Postcolonialism and the Colonial Context*, Berkeley, University of California Press.
- Poltermann Andreas (1992), « Normen des literarischen Übersetzens im System der Literatur ». Harald Kittel (éd.), *Geschichte, System, Literarische Übersetzung*, Berlin, Erich Schmidt.
- Popa Ioana (2004), *La Politique extérieure de la littérature. Une sociologie de la traduction des littératures d'Europe de l'Est (1947-1989)*. Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

- Pratt Mary Louise (2003), « Building a New Idea about Language ». *Profession 2003*, MLA, pp. 110-119.
- (2002), « The Traffic in Meaning : Translation, Contagion, Infiltration ». *Profession 2002*, MLA, pp. 25-36.
- (1992), *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, Londres et New York, Routledge.
- Pym Anthony, Schlesinger Miriam et Jettmarová Zuzana (2006) (eds.), *Sociocultural Aspects of Translating and Interpreting*, Amsterdam, John Benjamins.
- Rafael Vincente (1988), *Contracting Colonialism : Translation and Christian Conversion in Tagalog Society Under Early Spanish Rule*, Durham, North Carolina, Duke University Press.
- Ramakrishna Shanta (éd.) (1997), *Translation and Multilingualism. Postcolonial Contexts*, Delhi, Pencraft.
- Robinson Douglas (1997), *Translation and Empire. Postcolonial Translation Theories Explained*, Manchester, St. Jerome.
- Ryle Gilbert (1971), « The Thinking of Thoughts : What is “le penseur” doing ? ». Gilbert Ryle (éd.), *Collected Papers*, vol. 2, London, Hutchinson, pp. 480-496.
- Salama-Carr Myriam (éd.) (2007), *Translating and Interpreting Conflict*, Amsterdam et New York, Rodopi.
- Santaemilia José (éd.) (2005), *Gender, Sex and Translation*, Manchester, St. Jerome.
- Sapiro Gisèle (2007a), « Pour une sociologie de la traduction : bilan et perspectives ». <http://www.espace.org/fr/art-257.html>. Version anglaise dans Michaela Wolf et Alexandra Fukari (eds.), *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam, John Benjamins.
- Sapiro Gisèle (éd.) (2007b), *La Traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux. Circulation des livres de littérature et de sciences sociales et évolution de la place de la France sur le marché mondial de l'édition (1980-2002)*. Rapport de recherche, Paris, CNRS, Centre de sociologie européenne.
- Sheffy Rakefet (1997), « Models and Habituses : Problems in the Idea of Cultural Repertoires ». *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. 24, n° 1, pp. 35-47.
- Simeoni Daniel (2002), « Translation and Society : The Emergence of a Conceptual Relationship ». *Journal of Contemporary Thought*, n° 15, pp. 5-23.
- (1998), « The Pivotal Status of the Translator's *habitus* ». *Target*, vol. 10, n° 1, pp. 1-39.
- (1995), « Translating and Studying Translation : The View from the Agent ». *Meta*, vol. 40, n° 3, pp. 445-460.
- Simon Sherry (2006), *Translating Montreal. Episodes in the Life of a Divided City*, McGill-Queen's University Press.
- Simon Sherry et St-Pierre Paul (éds.) (2000), *Changing the Terms. Translation in the Postcolonial Era*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Skibińska Elżbieta (2006), « La traduction au service de l'idéologie : “Liste des lectures françaises” en polonais dans les années 1946-1960 ». Michaela Wolf (éd.), *Übersetzen-Translating-Traduire : Towards a « Social Turn » ?*, vol. 1 (*Representation-Transformation*), Vienne et Berlin, LIT Verlag, pp. 131-141.
- Skibińska Elżbieta (sous presse), « Les fonctions de la traduction dans l'édition polonaise après 1989 ». *Les Nouveaux cahiers franco-polonais*.

- Snell-Hornby Mary, Jettmarová Zuzana et Kaindl Klaus (eds.) (1995), *Translation as Intercultural Communication. Selected papers from the EST Congress, Prague 1995*, Amsterdam, John Benjamins.
- Social Semiotics. Translation and Conflict*, sous la direction de Myriam Salama-Carr, vol. 17, 2007.
- Sommer Doris (2004), *Bilingual Aesthetics. A Sentimental Education*, Durham et Londres, Duke University Press.
- Sora Gustavo (2003), *Traducir el Brasil. Una antropología de la circulación internacional de ideas*, Buenos Aires, Libros del Zorzal.
- Swaan Abram de (2001), *Words of the World. The Global Language System*, Cambridge, Polity Press.
- The Translator. Bourdieu and the Sociology of Translating and Interpreting*, sous la direction de Moira Inghilleri, vol. 11, n° 2, 2005.
- Toury Gideon (2004 [1995]), « The Nature and Role of Norms in Translation ». Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader*, Londres et New York, Routledge, pp. 205-218.
- (1995), *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam, John Benjamins.
- (1980), *In Search of a Theory of Translation*, Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics.
- Tymoczko Maria (2006), *Enlarging Translation. Empowering Translators*, Manchester, St. Jerome.
- (1999), *Translation in a Postcolonial Context. Early Irish Literature in English Translation*, Manchester, St. Jerome.
- Venuti Lawrence (1998), *The Scandals of Translation*, Londres, Routledge.
- Venuti Lawrence (éd.) (1992), *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology*, Londres et New York, Routledge.
- Wolf Michaela (2003), Compte rendu des « Actes de la Recherche en Sciences Sociales. Traduction : Les Échanges littéraires internationaux », n° 144, septembre 2002. *The Translator*, vol. 9, n° 1, pp. 146-151.
- (2002a), « Culture as Translation – and Beyond. Ethnographic Models of Representation in Translation Studies ». Theo Hermans (éd.), *Crosscultural Transgressions. Research Models in Translation Studies. Vol. 2 : Historical and Ideological Issues*, pp. 180-192.
- (2002b), « Translation Activity Between Culture, Society and the Individual : Towards a Sociology of Translation ». *CTIS Occasional Papers*, n° 2, pp. 33-43.
- (1995), « Translation as a Process of Power : Aspects of Cultural Anthropology ». Mary Snell-Hornby et alii (éds.), *Translation as Intercultural Communication*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 123-133.
- Wolf Michaela (éd.) (2006), *Übersetzen-Translating-Traduire : Towards a « Social Turn » ?*, Vienne et Berlin, LIT Verlag.
- Wolf Michaela et Fukari Alexandra (éds.) (2007), *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam, John Benjamins.